

"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditoire obstiné, loquace ou prospère des matinées propitiatoires, cocasses et polaires. La semaine dernière, la passion poussait un espion à commettre des actes de *Persécution*, mais elle en détourne le traître d'*Avatar*, déjà dans les salves.



En 2154, à plus de quatre années-lumières de la Terre. **Jake Sully**, un ex-marine désormais infirme, a été choisi pour participer à un vaste programme scientifique. Il doit en effet occuper le corps d'un Avatar jadis attribué à son frère, récemment assassiné. Ce double dirigé à distance par son esprit le rend apte à respirer l'air délétère de la planète Pandora ou à en affronter les dangers, car il possède les caractéristiques génétiques et physiques propres à ses habitants démesurés, les Na'vis. Les chercheurs du projet, dirigés par l'énergique docteur **Augustine**, souhaitent du reste gagner leur confiance, pour étudier à loisir leur écosystème. Les militaires chargés de protéger la colonie humaine à l'oeuvre caressent quant à eux un autre objectif. Ainsi, le redoutable colonel **Quaritch** charge **Jake** de prendre l'ascendant sur le clan principal des autochtones, afin de l'évincer avec doigté. Sitôt écarté cet obstacle local, les sociétés industrielles en voie d'implantation auraient alors le champ libre pour exploiter en toute impunité l'unobtanium, un

minerai aux abondantes ressources. Leur funeste entreprise semble dans un premier temps promise au succès, grâce à la ruse et la bravoure de l'agent double. Sa rencontre avec la farouche **Neytiri**, dont l'intrépidité le sauvera, remet cependant tout en question. A l'horizon se dessine désormais un tumulte sans précédent, susceptible d'incarner en ce contexte de césure l'éteignoir d'un astre.

Douze ans après *Titanic*, **James Cameron** suscite la constellation. Nanti du budget le plus élevé de toute l'Histoire du septième art, avec un coût estimé à trois cents millions de dollars, son long métrage stellaire mais juste décline toutes les occurrences de l'opulence et atteint des sommets visuels. Images de synthèse fastueuses, au réalisme accru par un procédé inédit de capture des mouvements, couleurs radieuses et technique du relief aussi minutieuse qu'impétueuse transfigurent à cet égard cet univers gullivérien, dont foison et frissons forcent la pâmoison.

Il bénéficie en outre d'une mise en scène impériale, entre solidité experte et fluidité alerte. Saluons par ailleurs la limpidité du montage, habile à rythmer un scénario tendu et une narration trapue. L'enveloppe une musique ample quoique ardente, composée par **James Horner**. De plus, une telle fiction déploie un sens aigu du pittoresque, comme en témoignent l'ikran, volatile jamais versatile, et le thoruk ou dernière ombre. En rupture avec un bestiaire bigarré et un récit parfois désincarné, **Sigourney Weaver** distille pour sa part une humanité vivace et poivrée.

A l'inverse, l'acteur central **Sam Worthington** souffre d'une discrète fadeur, tandis que l'ensemble de la distribution manque de relief. Les comédiens auraient-ils raté le concours d'entrée à l'école des réacteurs studieux ? L'humour brille également par son absence. En revanche, ingénuité et manichéisme coopèrent à l'épopée, au péril de sa dextérité. Ajoutons que les dialogues n'ont guère de répondant, accablés sous une charge spectaculaire qui excède leurs capacités

rhétoriques. Enfin, le dénouement se révèle interminable, grisé par ses prouesses belliqueuses et lesté par son emphase exacerbée.

Ne reculant devant rien, il nous faut à présent rejoindre un familier des vortex, le sympathique **Robbie le Robot** :

« Votre Transistor, que pensez-vous de cette oeuvre luxueuse ? »

- (voix synthétique aux propos incompréhensibles, traduits phrase à phrase par l'animateur) En la circonstance, l'aventure c'est l'Avatar. (Charabia cybernétique) Toutefois, le voyage ici conté trahit une certaine raideur, en raison d'une tonalité corsetée. (Amphigouri sidéral) Cette pesanteur ne comporte aucun facteur de gravité... mais une approche trop appliquée suffit à transformer une galaxie tourmentée en système scolaire.

Onéreux, audacieux mais obséquieux, *Avatar* recueille un quatorze. Certes, pareil spectacle, pour tous publics, déploie un carrousel aussi chatoyant que convaincant. L'ambition, la rigueur et la démesure l'emportent donc. Regrettons néanmoins que la dérision, le charme et l'onirisme aient fui l'ikran et l'odyssée. D'autre part, l'intrigue innove en octroyant aux aliens le rôle de victimes - comme le western crépusculaire du début des années soixante-dix, appliqué à redorer le blason des Indiens - mais double son parti pris d'une métaphore anticolonialiste à l'ahurissante naïveté. A ce sujet, un vent de démagogie souffle sur le récit, au risque de gâter ses hardiesses artistiques par un discours consensuel aux atours moelleux et à la teneur confite. Prodiges plastiques et voltiges dramatiques méritent du reste moult éloges. Par leur entremise, cette échappée vers le cosmos nous invite à scruter avec sûreté les panoramas sursitaires d'un futur supputé. Anticipation ou aberration ? Nul ne tranchera, même si la science-fiction sut parfois entrevoir les progrès que, par la suite, l'espèce opéra...

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.